

Jacques-Bernard Roumanes, ou le Grand Livre de l'écriture-matière

Bernard Lévy

Volume 40, Number 166, Spring 1997

Les artistes ont la parole

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lévy, B. (1997). Jacques-Bernard Roumanes, ou le Grand Livre de l'écriture-matière. *Vie des Arts*, 40(166), 48–51.

JACQUES-BERNARD ROUMANES

OU LE GRAND LIVRE DE L'ÉCRITURE-MATIÈRE

Entrevue de Bernard Lévy



Le dernier des hommes
Série Sept leçons de ténèbres
Huile (papier marouffé sur toile)
1,50 x 1,20 m

EXPOSITION

Du Livre d'artiste :

« Belle comme un homme »

Espace La Tranchefile

5251, boul. Saint-Laurent

Montréal

Du 2 avril au 17 mai 1997

■ **La femme chez Jacques-Bernard Roumanes est prolifique, innombrable. Elle occulte presque totalement l'homme. L'artiste essaye de donner une image de la femme: une représentation à partir de laquelle toutes les portes soient ouvertes et la première, la plus difficile à ouvrir, c'est**

l'image de son corps. Jacques-Bernard Roumanes peint la peau: huile sur toile. L'une des particularités de certaines de ses œuvres est de pouvoir être observées de chaque côté. Et puis, il écrit à la main des textes qui vont avec ses images. Il est le scribe d'un livre infini.

NOTES D'ATELIER

La belle Romaine.
Ce n'est pas son nom.
Elle n'est pas non plus
romaine. Mais elle
emporte dans le dé-
placement de ses gestes
des voluptés latines qui
n'appartiennent qu'aux
natifs. Elle ne marche pas,
elle glisse. Elle ne pose pas,
elle épouse les formes, les
suggère; elle s'écoule dans
le temps, à côté du temps.
Elle passe à côté des objets, les
objets portent sa trace. Grâce à
elle tout traîne et, dans l'atelier
s'installe peu à peu la poésie de sa
désorganisation. Elle est douce, très
douce sa poésie, encore plus douce
que le poème de son corps. Romaine,
c'est à cause de son profil; car Italienne
aurait suffi, bien sûr. Mais elle a ce nez
typique des monnaies, ce profil numisma-
tique qu'on ne peut pas oublier, qu'on ne peut
plus oublier une fois aperçu. C'est une leçon de
gravure intérieure, une planche d'histoire de l'art.
On ne peut pas décider qu'elle soit belle: on n'ar-
rive pas jusque-là. On n'a pas le choix. Sa féminité
est tellement écrasante, qu'elle ne vous laisse pas le
temps de la juger. On est pris par un charme invisible,
immédiat, paralysé dès le départ sans même s'en
apercevoir. Ce n'est qu'au bout de quinze ou vingt esquisses
qu'on s'aperçoit de l'épuisement où le corps s'est porté d'ex-
altation en exaltation. On veut continuer, tout jeter, refaire tout
le travail, tout. On n'est satisfait de rien, ébloui seulement de tra-
vailler. Ça fait deux heures, trois heures: on ne s'est aperçu de rien.

On tomberait plutôt
que de renoncer à ce
plat, à cette langueur, à
cet étirement de l'immo-
bilité. La robe de ses gestes
se réduit à deux ou trois
reflets. Et pourtant il
tournoie dans cette impos-
ture autant de facettes
et d'éclats que de regards
possibles. Ma tête tourne
irréellement vide, vidée de sa
substance, désertée d'idée,
soumise à cet opium de voir
prendre forme l'image de la vie
à l'extrémité de mes doigts de
champagne. Mes doigts de plomb,
mes mains sanguines... Mes gants
de talc crevés ne me protègent plus
depuis longtemps déjà des morsures
colorées des pigments. Ma respira-
tion s'oxyde lentement; lentement,
je m'essoufle à extraire ce charbon
de vivre de mes fusains, de mes
essences et de mes huiles à coups
de siccatifs pour que ça sèche plus
vite, pour continuer plus vite, pour
que je meure plus vite. Comme si vivre
n'était pas tout! N'était pas assez! La
Belle Romaine m'attire encore; encore
un trait, un coup de griffe, de pinceau,
une rature; encore de l'opium...
Impossible d'arrêter! Quand elle s'en va,
quand elle glisse sur le seuil, elle
emmène avec elle les aiguilles du voyage,
image par image. Quand la porte claque,
le garrot claque qui retient en moi le
sang du voyage. Et se déclare l'hémorragie
de survivre jusqu'à ce qu'elle
revienne, jusqu'au prochain dessin
de vivre, jusqu'à la peinture du bonheur
de la retrouver immobile devant mon
chevalet: une semaine entière, huit jours
de néant, cent quatre vingt douze heures
de coma.

Jacques-Bernard Roumanes



NOTES D'ATELIER

Je peignais depuis le matin. Il devait être trois heures de l'après-midi. Je m'arrêtai pour souffler un moment. Je n'avais rien mangé depuis la veille. J'étais épuisé. Je peins toujours comme ça, dans le vertige de la pensée blanche, dans l'épuisement de la toile. De la naissance du jour jusqu'à l'évaporation de mes forces. La nuit aussi, je peins. Mais avec la douceur du jour retombée, la lutte avec l'ange des couleurs se fait caresse, engourdissement, hallucination. Je m'allongeai pour réfléchir au travail accompli. Cette méditation me transporta dans mon passé. Ma mère m'apparut en rêve et pourtant je ne dormais pas: je rêvais éveillé. Ce fut pour moi une chose rare, délicate, ombrée. Ai-je jamais rêvé d'elle avec une telle netteté, une telle profondeur de signification? Comment savoir? Qui a jamais su ce qui resurgit dans nos nuits? Elle s'adressa à moi en l'essentiel de me transmettre ceci: «N'abandonne pas l'éternel au sens de: ne laisse pas aller l'éternité.»

Jacques-Bernard Roumanes

Bernard Lévy: Pourquoi représenter des corps nus?

Jacques-Bernard Roumanes: Parce qu'ils offrent une image intemporelle. Toile et huile coïncident en une même métaphore: elles expriment la peau. Quoi de plus vrai sinon de plus profond? C'est pourquoi la plupart des images du corps humain sont censurées et difficile à regarder: insoutenables. Chaque image est une fin: un arrêt sur image. À la télévision, c'est insupportable parce que l'image a pour propriété de bouger. La qualité de la peinture est d'être fixe. La trace de l'identité la plus puissante c'est l'image fixe. Le philosophe veut discuter du temps; le poète veut donner une image qui abolit le temps. Le problème est qu'on ne peut pas ne pas y croire. Le travail le plus fondamental dans l'image fixe, c'est une résistance à l'oubli. Une résistance au chaos. C'est une organisation du monde qui veut de toutes ses forces résister à ce qui la détruit à la fin. La peinture ne procède pas autrement.

B.L.: Et l'écriture: quelle est sa fonction alors?

J-B.R.: Je viens du dessin et de la peinture. J'arrive à la calligraphie comme à quelque chose de tout à fait libre. Or je m'aperçois que c'est tout à fait le contraire: en voici... quarante mètres! Je termine mes cinq derniers mètres... Je pars de l'écriture de la pensée comme on passe de la voix à quelque chose qui la

représente de façon formelle: le signe écrit qui permet d'encoder la voix humaine, soit la mémoire. Il y a une histoire de l'écriture, une histoire de l'image; pour moi, il y a une histoire de la mémoire. Le mémorial de la pensée humaine, voilà ce qui m'intéresse.

B.L.: Vous parlez de mémoire, de texte, d'image. Des ordinateurs traitent aujourd'hui textes aussi bien qu'images qu'elles soient fixes ou mobiles. De plus, ils s'installent en formidables gardiens de données.

J-B.R.: Il y a des écritures lumière et des écritures matière; il y a des images lumière et des images matière. L'ordinateur, c'est comme la photo: il fait de l'écriture lumière c'est-à-dire de la photographie. On pense toujours qu'une photographie c'est une image. Erreur: c'est une écriture de la lumière, une écriture créée par de la lumière. Alors que l'image créée par un artiste n'est pas une image lumière: il s'agit d'une image matière. La calligraphie est une écriture matière, — la plus contraignante. Les codes de la calligraphie définissent la pire des contraintes.

B.L.: Mais justement vous vous en affranchissez un peu en saisissant au préalable vos textes sur support informatique. Vous n'avez plus alors qu'à calibrer et à recopier. Pourquoi vous être astreint à cet exercice?



Le siècle des femmes
Murale
Médias mixtes
2 m x 5,80 m

NOTES BIOGRAPHIQUES

Titulaire d'un doctorat en philosophie de l'Université de Montréal, Jacques-Bernard Roumanes est aussi diplômé de l'École supérieure des arts modernes de Paris. Il mène parallèlement ses activités de professeur à l'Université du Québec à Montréal et celles d'artiste.

Dès 1982, il a centré sa production (peinture, dessin, collages) sur la thématique du corps comme en témoignent sa récente série d'huiles sur toile *Sept leçons de ténèbres* ou encore ses livres d'artiste *Les femmes du monde*, *Le siècle des femmes*, *Belle comme un homme* et *Stabat Femina Felix* (Le « plus grand livre du Canada » avec ses pages de 1,50 x 1,20 m exposé au Salon du livre de Montréal en 1994). Deux de ses ouvrages ont été acquis par la Bibliothèque nationale du Québec et quatre par la Bibliothèque nationale du Canada.

J.-B.R. : Je fais l'expérience « byblos ». Il s'agit de faire passer la pensée dans un médium sur une étendue qui n'a pas de fin. Elle n'aurait pas de commencement non plus. Trois signes et voici tout l'espace occupé. C'est beau. Mais pour exprimer une pensée, une mince bande magnétique permet d'étaler deux heures de conversation et les mémorise. L'espace supporte le signe à condition de le réduire. C'est ce que fait l'imprimerie, ce que fait aussi le scribe égyptien. La mémoire c'est l'utilisation du temps dans l'espace à l'occasion de l'utilisation d'un signe. À la fin du geste, il y a l'écriture.

B.L. : Et après l'écriture...

J.-B.R. : Encore l'écriture! Encore la peinture! Pas besoin de la perspective pour avoir de la profondeur: le jeu de la matière et des couleurs me suffit. L'écriture des formes (selon qu'elles sont

petites ou grandes), je les place sur un texte qui va faire une dimension hors contexte. L'idée est de faire le plus grand livre que l'on ait jamais écrit pas seulement en terme d'espace: il faut que ce livre entre dans le temps pour re-lancer la mémoire du livre. Autrement dit, il s'agit de faire un texte que n'importe quel artiste, après moi, reprendra quand il voudra et comme il voudra. Je dis: voici un livre premier; il est conçu pour être continué. La mémoire est toujours grandiose...

B.L. : Mais aussi pourquoi tant de femmes?

J.-B.R. : Ce qui m'intéresse ce n'est pas le premier homme, c'est la première femme. Je veux voir Eve. Ce qui m'intéresse c'est de retrouver ainsi la moitié de l'histoire de l'humanité. Comme si pour voir l'homme, j'avais besoin du recul de la femme. □